

Groupe de travail n°1

Écologie du livre / Écosystème du livre

Jeudi 29 octobre 2020, partie 1/2

Étaient présents :

Michel Lebailly, éditeur et anciennement libraire

Valérie Schmitt, chargée de projets Édition pour N2L

Claire Baglin, étudiante dans le master création littéraire du Havre

Anaïs Leneutre-Bourhis cheffe de projet innovation numérique, Bibliothèques de Rouen

Anaïs Massola libraire à Paris depuis 16 ans, membre du SLF, de l'AILF, co-créatrice de l'association L'écologie du livre

Jean Vandecasteele, présent en tant que lecteur, passionné des livres, conteur

Présentation de l'association L'écologie du livre :

L'association est née de la rencontre, il y a deux ans entre, entre Anaïs Massola et l'ethnologue Marin Schaffner (qui mène de nombreux projets de recherche, d'animation et d'écriture sur l'écologie, la pédagogie, les migrations et le handicap).

L'un des premiers projets a été le travail, par un groupe de libraires de l'association pour l'écologie du livre, d'écriture d'éco-fictions à partir d'une question : à quoi pourraient ressembler les librairies du futur dans des sociétés écologiques ? Ces éco-fictions permettaient de questionner le rôle de la librairie.

Ensuite, de nombreux échanges avec des éditeurs, des bibliothécaires, des lecteurs, des auteurs, des chercheurs, des bilans, des rapports (WWF pour le livre jeunesse et le livre dans l'économie circulaire par exemple) ont permis d'amener à la création de l'association.

L'association dresse le bilan d'une chaîne du livre qui dysfonctionne sur de nombreux points :

- la désertification des centres ville,
- la question des marchés public pour les bibliothèques,
- la rémunération des auteurs,
- la précarisation d'un certain nombre d'acteurs,
- le traitement des DATA clients,
- la surproduction,
- des transports de cartons à moitié vides,
- un trop grand nombre de retours,
- ...

Prises dans une perspective écologique, ces différentes problématiques révèlent une chaîne du livre qui n'est pas durable. La rencontre avec Marin Schaffner, a permis de se dire que l'écologie peut nous faire réfléchir autrement aux enjeux des interdépendances.

Actuellement, la chaîne du livre travaille sur une interrelation des acteurs autour de l'économie de valeur. Les acteurs sont isolés.

L'idée de l'association c'est de repenser les relations pour que toute la chaîne du livre ne se joue pas uniquement dans la question de la diffusion et de la vente.

Des ateliers avec des éditeurs ont été mis en place questionnant le rôle de la diffusion et de la distribution, cet intermédiaire qui coupe le lien entre l'éditeur et le libraire.

Une autre démarche de l'association a permis de se rendre compte que les auteurs connaissent très peu les droits d'auteurs. Il y aurait donc besoin de formations entre les acteurs de cet écosystème pour faire connaître les réalités de chacun et imaginer une autre relation.

Mais une autre réalité qui existe c'est qu'avec le prix unique du livre, la rentabilité de l'objet est assez faible et que si on arrive à réduire le coût de fabrication, à baisser le prix de fabrication, c'est au prix d'un pillage de ressources (pétrole, papier, auteurs, ...).

Actuellement, l'association compte 180 adhérents, des professionnels de l'écosystème. Ils ont aussi des professionnels de secteurs autre que le livres qui viennent éclairer des réflexions sous d'autres prisme (exemple : agriculture).

Ce que l'association essayer de faire :

- poser des questions,
- imaginer des scénarios alternatifs,
- mettre en place des expériences,
- des ateliers,
- des enquêtes (en ce moment idée d'une enquête sur la fabrication du papier, pour réfléchir à de possibles alternatives (enquête avec des forestiers, WWF et peut-être avec des imprimeurs mais accès très compliqués),
- formations par des bibliographies, aux termes, au vocabulaire.

L'association doit être ferme dans le discours pour ne pas se positionner que dans une question de développement durable mais vraiment sur une démarche plus globale de réflexion sur le mode de fonctionnement de cet écosystème.

Questions/réponses :

- Dans cette réflexion autour de l'écologie du livre, est-ce que les actions de sensibilisations en bibliothèques et même en librairies sont hors propos ?
Déjà, dans un système où l'enjeu est de produire moins, le rôle des bibliothèques est central. Il faut avec les bibliothèques réfléchir à comment la décroissance peut être intelligente et ne pas supprimer la création.

Il y a aussi la question de comment mieux faire circuler les livres, c'est encore très inégalitaire en France. Sur ce sujet, les bibliothèques, les librairies, les associations, devraient réussir à dégager du temps pour être dans un fonctionnement plus collaboratif.

Dans l'avenir, les métiers de libraires et de bibliothécaires vont être amenés à se rapprocher.

La question de la sensibilisation est importante . De quelle écologie parle-t-on dans la masse de livres sur le sujet ? On a aujourd'hui de l'écologie partout et il faut sensibiliser pour apprendre au lecteur à y voir clair sur ce qui relève de l'écologie, du développement durable, du greenwashing...

- Est-ce qu'il y a des indicateurs de coût carbone des livres ?

C'est une question très opaque, avec très peu de chiffres.

Ce qui est sûr c'est qu'une forte dépense d'énergie se produit au moment de la fabrication : fabrication de la pâte à papier, transport de cette dernière, fabrication du papier, transport de ce dernier, fabrication du livre.

Mais il y a d'autres facteurs de dépense d'énergie, de gaspillage, principalement dans le transport.

En tout cas, pas chiffres pour le moment.

- Est-ce que la question de la consommation locale peut s'appliquer à la chaîne du livre ?

Le syndicat national des éditeurs indépendants, par le biais de réflexions menées par des éditeurs de bande dessinées s'est posé ses questions.

Dans l'association, certains membres pensent que la bonne échelle pour être écologique c'est le régional. Mais ça brusque beaucoup de choses. *Quid* de la circulation des idées ?

L'idée est de penser : région et réseau, soit du local avec un système de toile d'araignées. C'est quand on pense à cette échelle que l'écosystème est le plus vertueux.

- Les retours pénalisent les éditeurs plus que les libraires. Comment essayer de responsabiliser ?

Le problème des retours est très intéressant.

Il y a 15 ans, les libraires devaient garder les ouvrages reçus pendant 3 mois. Dans les années 2000, on voit une multiplication par 2 voire par 3 du nombre d'ouvrages publiés. Les libraires ont alors obtenu l'autorisation des retours permanents.

Aujourd'hui le niveau national de retour est de 25 à 28 %.

Il y a un vrai travail à faire. Même si l'éditeur est celui qui est le plus pénalisé par les retours, le libraire aussi, ne serait-ce que par le temps de travail, on peut compter qu'un retour d'une valeur de 500 € fait perdre à un libraire 50 €.

L'enjeu c'est que si on achète moins et qu'on garde plus alors on va réduire son taux de retour, mais si un libraire a des taux de retours trop faibles il va lui être reproché de ne pas prendre assez de risques, de ne pas soutenir la création.

Il faut aussi regarder les canaux de diffusion qui retournent le plus. Les acteurs de la distribution ne retournent pas tous de la même manière. Le diffuseur Les belles lettres ne fait pas de pilonnage, il est donc très regardant sur le retour.

Les librairies de niveau 1, celles qui reçoivent la meilleure information possible, sont celles qui peuvent réduire les retours. Elles ont une rotation rapide et un CA certain. Par ailleurs, une grande librairie (en termes de superficie, d'espace), permet aussi d'accueillir un fonds plus grand et donc il y a moins besoin de trier.

- Quelle place pour les auteurs dans l'association ?

Il n'y a pas eu de démarchage massif et ils sont assez peu nombreux pour l'instant à connaître la démarche. Il n'y a que 10 à 15 auteurs dans les adhérents.

- Les auteurs qui vendent bien, ont tendance à vendre de mieux en mieux et inversement. Par ailleurs la catégorie moyenne tend à disparaître. C'est un problème.

L'association a travaillé sur cette question, le problème c'est que les 4 gros groupes présents sur le marché représentent 95 % du CA total de l'édition et ils reprochent aux petits éditeurs de créer la surproduction.

L'association s'est donc questionné sur ce qu'est la surproduction. Ce n'est pas tant la multitude d'ouvrages mais plutôt la ressemblance (avec pleins d'ouvrages sur les mêmes sujets, même traitement du sujet...), les ouvrages qui surfent sur une vague (exemple des livres sur l'écologie), la reproduction (par le même éditeur sous pleins de formes différentes du même ouvrage), les mass media qui parle toujours des mêmes livres et les livres de séries, de fidélisation (ex : Tchoupi) qui rendent invisibles par la quantité une partie de la production.

La question a été posée au spectacle vivant qui ne souffre pas de cette question de surproduction. Ce qui a été répondu fait prendre la question dans l'autre sens : Pour qui est-ce que l'on fait des œuvres ? Est-ce que nous ne sommes pas dans un entre soi ?

Les chiffres des bons et moins bons lecteurs de l'éducation nationale sont toujours les mêmes. Dans les livres pour enfant nous n'avons presque jamais de mixité ethnique, nous ne parlons presque jamais de chômage... Il y a un manque de diversité au milieu même d'un secteur en surproduction. On ne réfléchit pas assez au lecteur.

- Est-ce qu'il y a un questionnement particulier à avoir sur la question du livre de poche ?

L'association ne s'est pour l'instant pas posé la question. Les éditeurs cèdent de moins en moins les droits pour faire des éditions poches, ils créent de plus en plus leur propre édition.

Le prix du poche permet d'aller vers un autre lectorat et ce n'est pas anodin.

Anaïs Leneutre : Les bibliothèques achètent également du poche, quand un grand format commence à être trop abimé, s'il y a une version poche qui sort, alors on en profite. Par ailleurs, le poche a un côté pratique (taille, poids) pour les gros lecteurs. Plus que la question du poche, ce qui pose problème c'est surtout des éditeurs dont la ligne éditoriale est de rééditer des ouvrages déjà existant en ajoutant (surtout pour les Comics) une ou deux planches spéciales pour donner un côté collector. Ce type d'édition n'a pas de sens, il serait mieux d'aller vers de la diversité éditoriale.

- Un des problèmes de cet écosystème c'est la commande à l'unité (un lecteur, veut un livre que le libraire va commander en un seul exemplaire pour le fournir au lecteur, personne n'est vraiment gagnant).

Cette question est un vrai débat entre les éditeurs et les libraires.

Derrière l'idée de la protection de l'écosystème du livre, il y a une méfiance installée depuis longtemps.

Mais il faut se rendre à l'évidence, avec la surproduction, le libraire n'a plus de temps. Il est dans un rythme qui n'est pas soutenable.

Faire tenir un titre longtemps en librairie et valoriser les petits éditeurs est devenu presque mission impossible. Le libraire n'a pas le temps d'aller regarder la petite édition.

Pourtant ce serait la mission du libraire de réussir à se dégager du temps pour cela, s'il ne peut pas le faire, et tant que ce n'est pas possible pour lui, il devrait être d'accord avec le fait que l'éditeur vende lui-même ses ouvrages. Il y a un discours commun à créer entre le libraire et l'éditeur sur ces questions.

- Les libraires ont bien vendu après la crise, alors que les petits éditeurs ont beaucoup souffert.

Si des libraires se sont appuyés sur les grosses ventes il y a quand même beaucoup de libraires qui se sont tournés, pour soutenir la chaîne du livre, vers les petits diffuseurs qui travaillent avec des éditeurs de plus petite taille.

La grande difficulté dans cette crise c'est pour les éditeurs auto-diffusés. Comment on arrive chez le libraire ?

Certains éditeurs ont essayé de mettre en place une sorte de collectif d'éditeurs pour aller en librairie mais c'est compliqué.

L'idée c'est qu'il faudrait réussir à mettre le libraire dans la boucle dès le début.

L'association a aussi ce souhait d'être un espace d'échange où on peut parler des responsabilités des uns et des autres. Elle permet de réfléchir à comment y gagner tous ensemble.

- Il est compliqué avec les mass media de pousser les lecteurs à aller voir ailleurs.

C'est vrai, mais aujourd'hui on note quand même que les lecteurs sont curieux, plus autonomes.

Mais il est vrai qu'avec des grosses ventes on se rend compte que dans un même quartier on peut avoir plusieurs centaines de personnes qui ont acheté le même livre, alors on peut imaginer qu'ils puissent se prêter les ouvrages et acheter ainsi des choses plus diverses.

Mais si le lecteur a un temps limité de lecture, il lira toujours en priorité celui qu'il veut lire.

Certains libraires sont attachés à une ou quelques petites maisons d'édition, il est alors possible de les défendre, et petit à petit d'attacher une partie du lectorat à ses ouvrages.

Il faut accepter que le rapport de l'édition à la librairie est un rapport de séduction. Même si ce n'est pas toujours très sain. Comment un libraire peut réussir à dire à un éditeur : vos ouvrages ne m'intéressent pas ? Idem comment l'éditeur va dire à l'auteur que son manuscrit ne l'intéresse pas ? Dans cet écosystème il y a beaucoup de non-dits, on ne parle pas assez honnêtement avec les autres secteurs. Le refus devrait être constructif.

Est-ce qu'on ne pourrait pas envisager une coopération plus en amont de la chaîne du livre ? Un représentant, un éditeur qui irait voir un libraire pour présenter son projet, ou même un représentant qui honnêtement pourrait dire à l'éditeur si l'idée est bonne ou non...

Cela ne se fait pas, parce que nous ne sommes pas assez honnêtes.

On pourrait aussi envisager que les données chiffrées et qualitatives des ventes puissent être visibles et partagées par tout le monde. Ce serait utile pour tout le monde.

Groupe de travail n°1

Écologie du livre / Écosystème du livre

Jeudi 12 novembre 2020, partie 2/2

Étaient présents :

Claire Baglin, Master création littéraire, Le Havre

Jean Vande Castele, Responsable de projets, pas du milieu du livre, lecteur

Marion Cazy, Normandie Livre & Lecture

Michel Lebailly, Éditions la déviation

Isabelle Lemercier, Librairie Autres rivages

Valérie Schmitt, Normandie Livre & Lecture

Retours sur le compte-rendu de la première partie sur différents points soulevés :

Quel regard portez-vous sur la question du local qui pourrait être l'échelle la plus vertueuse pour réfléchir à l'écologie du livre ?

Michel : C'est ce qu'on essaye de faire en tant qu'éditeur avec l'imprimeur par exemple. Ça peut paraître bizarre en effet de réfléchir à cette échelle locale mais c'est vrai qu'on peut avoir une partie de la logique éditoriale tournée vers le local, la proximité avec des auteurs qui n'ont pas vocation à une large diffusion. Les auteurs locaux peuvent mobiliser les échelles de proximités pour la vente.

Valérie : L'idée du local est tenable si on a des auteurs locaux bien ancrés dans les territoires et qui ont des réseaux. Mais pour des éditeurs qui ont des textes à visé universelle c'est compliqué de penser à l'échelle locale. Est-ce que c'est viable ? Qu'est-ce que ça voudrait dire de se consacrer à des points de ventes en région pour la diffusion d'un texte ?

Claire : C'est en effet possible de réfléchir aux 2 échelles de diffusion. Penser un catalogue à destination d'un public plutôt local et en parallèle développer un catalogue à plus grande échelle pourquoi ne pas penser aussi pour une diffusion plus large à la question du numérique ?

Valérie : C'est vrai qu'on n'a pas parlé du livre numérique pour le moment. Ce serait bien de l'aborder. Peut-être que le livre numérique peut être dans certains cas une solution, pour limiter le tirage, les réimpressions.

Michel : Le numérique n'est pas toujours la bonne réponse au niveau du bilan carbone. C'est loin d'être une évidence.

Jean : Vaste question. Qu'est-ce qui est le plus polluant ?

Jean : Il semble que les éditeurs indépendants ont des difficultés pour faire face à la production des grands groupes. Est-ce qu'à l'échelle régionale il pourrait être possible de faire ressortir les bonnes ventes des éditeurs indépendants du territoire et de porter ces

bons chiffres à l'échelle nationale ? Pour déjà au moins valoriser les titres qui se vendent bien. Est-ce qu'il faut une part plus forte de l'édition régionale chez les libraires de la région ?

Valérie : il serait bien d'avoir l'avis des libraires. Il faut aussi que les éditeurs se professionnalisent sur la communication auprès du libraire. Symptomatique d'une mauvaise connaissance des contraintes des différents secteurs.

Michel : N'a jamais vraiment ressenti de la part des libraires une volonté de soutenir les éditeurs de la région. Ça s'entend aussi par rapport aux contraintes qu'ils ont. Mais pour un éditeur indépendant s'il n'a pas un texte qui s'inscrit dans l'actualité, alors c'est compliqué de trouver sa place.

Question des médias autour du livre, comment s'en détacher ?

Valérie : Avec les réseaux sociaux, il y a en ce moment quelque chose qui se joue pour les auteurs et les éditeurs. La prescription aujourd'hui est beaucoup plus large. Il faut être inventif.

Michel : Confirme, il faut être présent sur les réseaux sociaux mais ce n'est pas toujours facile. La question des prix littéraire est intéressante. Ce serait bien de connaître les prix locaux, comment entrer dans les sélections... Il y en a beaucoup qu'on ne connaît pas.

Jean : Les réseaux spécialisés sont un bel axe de travail pour se faire connaître. Il y a aussi des libraires qui travaillent bien sur le sujet.

Claire : Paradoxalement va peu sur les réseaux sociaux. Pour les prix, c'est une piste à creuser pour une mise en avant des livres.

Marion : Normandie Livre & Lecture pourrait peut-être lister les prix qui existent dans la région comme c'est le cas pour les manifestations littéraires par exemple.

Question de l'honnêteté dans l'écosystème, de la relation entre auteur, éditeur, libraire principalement.

Michel : Confirme que tout le monde est un peu lâche. Ce n'est pas facile d'être franc avec un auteur, que ce soit pour refuser un manuscrit, pour améliorer un texte. C'est un axe sur lequel il faut s'améliorer.

Valérie : Suppose que ça dépend aussi des relations interpersonnelles, déjà existantes. C'est difficile de généraliser.

Jean : Dans la vie professionnelle de manière générale, c'est toujours compliqué de dire non.

Michel : Parfois c'est assez brutal la manière dont le refus est fait.

Valérie : Il faut réussir à ce que les refus soient constructifs.

La surproduction ? Comment est-il possible d'empêcher la création ? Est-ce une bonne idée ? Les aides financières aux auteurs, aux éditeurs imposent souvent une certaine production, est-ce que c'est pertinent ?

Anaïs Massola : Globalement, il y a peu de réflexions collectives interprofessionnelles sur ces enjeux-là. Aussi parce qu'on est tous plus ou moins piégés dans une économie de trésorerie qui fait que décroître la production aujourd'hui est devenu très compliqué. Donc derrière cela, il y a un vrai travail à mener au sein de la filière livre sur la notion de « bibliodiversité », cela afin d'éviter l'uniformisation de la production, de promouvoir des idées et des pratiques responsables, et de relier les questions écologiques à nos luttes sociales existantes.

Valérie : Pour le fond d'aide à l'économie du livre (FADEL) il faut en effet que l'éditeur puisse justifier de plusieurs titres. On ne peut pas freiner la création c'est vrai, la question, c'est est-ce que tout doit être publié ?

Jean : Il faut inviter les gens à s'exprimer. La surproduction est une réalité mais ce qu'il faudrait essayer de faire c'est d'aller vers une notion de raisonnable.

Claire : Tout le monde veut sa place sur la table dans les librairies, c'est compliqué. Certains auteurs vont se contenter d'être distribué localement certains souhaitent l'être plus largement. Comment gérer tout ça ?

Marion : Est-ce que la forme de l'objet littéraire doit toujours être le livre ? Est-ce qu'il n'y a pas des formes plus appropriées à certaines créations ?

Michel : La question de la trésorerie mérite d'être creusée. Il ne faut pas publier pour de mauvaises raisons. Tous les livres publiés par des éditeurs doivent l'être pour des raisons de qualité littéraire.

Comment sensibiliser à l'écologie ? comment communiquer sur/valoriser ses propres démarches ?

Anaïs Massola : En tout cas, une chose est sûre : il faudrait beaucoup plus de transparence entre les acteurs de la chaîne du livre, que chacun sache comment fonctionnent les autres, et développer des outils collectifs pour demander des comptes à ceux qui sont irresponsables. L'enjeu, de mon point de vue, est donc de réussir à transformer la chaîne économiquement tout en la réfléchissant de façon écologique et saine pour qu'on puisse continuer à faire notre métier comme on l'aime, et que ça puisse continuer de façon pérenne à être passionnant pour tout le monde (éditeurs, auteurs, libraires, lecteurs, etc.). »

Valérie : La question des flux est là aussi. Tout est lié : transport, retour... Le libraire doit réussir à faire des choix raisonnés.

Michel : N'a pas encore de travail de communication sur l'éco-responsabilité. Réfléchi à mieux communiquer. Mais sur quels critères ? Il faut que ça corresponde ça une vraie démarche.

Jean : Dans son secteur, demande aux fournisseurs d'estimer les bilans carbone. Ceci a permis de se rendre compte que les deux secteurs les polluants sont : le transport et le stockage. On retombe donc toujours sur cette question du retour.

Claire : Les indicateurs carbone c'est intéressant mais le public n'est pas très formé sur cette question. Il faudrait mettre en place plus d'explications pour en faire quelque chose de plus évident. Le lecteur mériterait de pouvoir soutenir les maisons d'éditions, les libraires, qui font attention.

Jean : Dans la pratique que deviennent les livres qui sont retournés ?

Michel : Le retour c'est la hantise des éditeurs. Selon l'état dans lequel les livres reviennent : environ 50 % peuvent être remis en stock, les autres sont mis au pilon. Opposé pilon et stockage est une erreur, il faut en amont avoir un tirage plus réfléchi, au plus proche des ventes à venir.

[Pour en savoir plus sur le pilon voir le dossier WWF sur le livre et l'économie circulaire](#)

Marion : On parle beaucoup du rapport éditeurs/libraires, mais qu'en est-il du rapport éditeurs/bibliothécaires ?

Michel : La relation avec les bibliothécaires est compliquée. Les bibliothécaires souhaitent travailler avec les libraires plutôt. Anaïs Massola soulevait l'idée selon laquelle les métiers de libraires et de bibliothécaires vont finir par se ressembler. Dans les bibliothèques de villes/villages où il n'y a pas de librairies qu'est-ce qui empêcherait des partenariats librairies/bibliothèques pour que les gens puissent y acheter des livres ?

Isabelle : Adore les bibliothèques, très utiles, très bon travail. Mais si on commence à envisager une vente de livres on peut arriver à un véritable problème.

Jean : On oublie une thématique importante : le livre d'occasion. Pose aussi des difficultés pour l'éditeur et l'auteur.

Claire : Fait penser à une chaîne de librairie d'occasion en Indre et Loire : Le bibliovore. Les librairies d'occasion méritent qu'on s'y intéresse.

Michel : D'accord. La chaîne de valeur n'est pas évidente à appréhender. Ce n'est pas neutre mais c'est intéressant.

Isabelle : A fait du livre d'occasion mais ça ne marchait pas beaucoup. Pourtant les livres n'étaient pas cher. A fini par les donner à Emmaüs. C'était pourtant une façon de faire perdurer le livre.

La crise COVID, facilitatrice de solidarité ? Quels sont les bons et mauvais réflexes pris ?

Des exemples intéressants ?

Des collectifs qui se sont exprimés sur l'incohérence du système :

« Comment laisser le temps à un auteur d'arriver à son deuxième ou troisième livre si l'éditeur, le diffuseur et le libraire qui le soutiennent sont à ce point noyés sous le nombre ? Et si l'on essayait de favoriser la création de valeur, à chacun des points du système, plutôt que sa destruction ? Les libraires ne sont-ils pas plus doués pour faire venir du monde dans leurs librairies que pour faire des cartons d'invendus ? Sachons dire non à cette logique. Ni office ni pilon ne devraient être des lois naturelles du livre.

Une taxe sur le pilon, destinée à un fonds de rémunération des auteurs en dédicace

Des offices réguliers réservés aux fonds, et plus seulement aux nouveautés ; suppression du rabais de 5 à 9% aux particuliers et aux collectivités qui affaiblit le message du prix unique...

Un tarif postal unique pour le livre

Le respect d'un taux de remise minimal pour les libraires

Cette redéfinition devra sans doute s'accompagner d'une réflexion sur le juste prix du livre et son évolution. Le prix relatif du livre ne cesse en effet de baisser depuis les années 2000 »

Des prises de paroles ont eu lieu :

« Ce que permet, pour la première fois, la « grande panne », c'est de stopper et de s'interroger. A-t-on envie de reprendre exactement comme avant ou peut-on l'espace d'un instant s'interroger sur la machine : son rythme ; ses publics ; ses supports ; la part du politique ; et les moyens de les reconnecter ? »

Michel : Pour lui le confinement a surtout hâté la disparition de sa librairie sans que sa maison d'édition soit complètement opérationnelle. Sur l'idée d'aider les petits commerces il se passe quelque chose d'intéressant. Ça commence aussi à bouger sur le prix postal du livre. Et pour Amazon ça commence également à bouger.

Valérie : Au premier confinement on a beaucoup parlé d'inter solidarité entre les acteurs. Pas sûre que ça se soit vraiment concrétisé. Les grands éditeurs avaient promis de réduire la production et force a été de constater qu'à la rentrée la baisse était minime. Il y a plutôt le sentiment que tout a recommencé comme avant. Aujourd'hui un enthousiasme se passe autour de la librairie. Pour le tarif postal il y a eu une avancée mais c'est minime.

Jean : Le confinement c'est aussi pour tout le monde l'occasion de replonger dans la lecture.

Claire : C'est vrai qu'il y a eu une reprise de la lecture et le public a un peu pris conscience de l'importance des librairies face à la FNAC, à Amazon, ça ne sauve pas tout, ça reste fragile.

Marion : Dans les propositions ci-dessus il y a l'idée d'une taxe sur le pilon vous en pensez quoi ?

Michel : Peur que la taxe pilon rajoute un peu de complexité. Et le choix entre pilon et stockage d'un point de vue écologique n'est pas évident. Ce qu'il faudrait c'est plus de responsabilité sur la question du fonds, c'est vrai que plutôt qu'il soit stocké pourquoi ne pas envisager qu'il soit en librairie avec la possibilité de faire des conditions différentes à celles des nouveautés.

Isabelle : Avec les éditeurs c'est un peu compliqué. Le stock évolue, c'est un fait. Essaie toujours de le faire tourner pour qu'il ne dorme pas pendant des années dans une librairie. Mais on se fait parfois avoir avec des changements de distributeur et des arrêts de commercialisation. Ou alors on ressort en nouveauté des anciennes éditions. C'est compliqué pour le libraire de le savoir avant de perdre de l'argent. Les articles perdus (ni en vente ni repris) font généralement l'objet de cadeau à des clients. Autant faire plaisir. Ce n'est jamais perdu. Le stock c'est toujours un problème c'est une attention de chaque instant. Après c'est dans les achats qu'il faut être vigilant, même si des ouvrages font envie il faut avoir en tête à qui on va pouvoir le vendre. Parfois on essaye quand même mais le but c'est de limiter les retours et les gâchis.

Valérie : Une initiative intéressante est née du premier confinement, un collectif de 5 éditeurs de la région a vu le jour : Le havre aux livres. Ils ont loué un local commercial pour y tenir sur deux mois une boutique éphémère. Malheureusement le deuxième confinement est intervenu avant l'ouverture de la boutique. La solution de *Click and collect* a été mise en place. Initiative qui est une bonne idée. Qui montre des éditeurs dynamiques qui ne baissent pas les bras.

Réflexions sur comment améliorer les connaissances entre les différents secteurs de professionnels du livre ?

Claire : Ce serait bien pendant les formations à certains métiers du livre d'avoir plus de cours sur ces sujets. C'est intéressant même pour le grand public.

Michel : L'impression que les bibliothécaires ne sont pas les plus au fait des différentes problématiques des acteurs de l'écosystème du livre.

Valérie : C'est un des nœuds du problème cette méconnaissance des contraintes des uns et des autres. Cette information doit être faite à différents niveaux : en formation initiale, mais aussi pour les professionnels en activité. On peut envisager des échanges mais ça prend du temps, une idée intéressante qu'elle a pu voir était une vidéo « [bref je suis libraire](#) » c'était court, percutant et ça permet de comprendre les problématiques. Est-ce qu'on ne pourrait pas envisager des projets de ce type pour chaque secteur et permettre facilement de comprendre les complexités de chaque profession ?

Isabelle : Travaille avec des éditeurs locaux dont elle trouve la ligne éditoriale intéressante, fait une sorte de partenariat. Elle prend des livres en dépôt et reçoit les auteurs. Depuis trois

ans et demi la réalité c'est qu'elle a été très sollicitée par les auteurs édités à compte d'auteur. Travailler avec des éditeurs de manière régulière ça permet aussi de voir leur ligne éditoriale, les choix et de discuter des difficultés... Avec les auteurs c'est un peu plus compliqué de discuter de ça, la réalité du métier ce n'est pas la première chose dont on parle et lors d'une rencontre ce n'est pas non plus ce qui intéresse forcément le lecteur. Avec de jeunes auteurs c'est possible (exemple des difficultés et des pressions rencontrées par une autrice jeunesse). Avec certaines maisons, par la qualité des choix, on sent une volonté, qu'on imagine, de faire un travail de qualité avec les auteurs.

Les axes de réflexions sur l'écologie du livre. Comment réinterroger les rapports entre acteurs de l'écosystème, comment réfléchir à d'autres relations, d'autres formes d'économies que celle de la croissance :

- **La méconnaissance des réalités de chaque secteur, comment y travailler ? interroger la présence de collectifs pour échanger, pour porter les messages (ex : association de libraires) ? Comment mieux lier l'ensemble des secteurs dans l'écosystème ?**
- **La question du transport, comment le rationaliser ? Question de mutualisation.**
- **L'échelle locale, comment la penser, la valoriser ? Avoir plusieurs logiques de création/éditoriales/ventes : le local et le national voire international. Chaque ouvrage n'a pas la même vocation de diffusion. Encourager la vente au national d'ouvrages qui fonctionnent bien en région ?**
- **Comment communiquer sur ses démarches en lien avec l'écoresponsabilité ? Comment valoriser ce travail ?**
- **Quelle place pour le numérique dans cette écologie du livre ? Est-ce que le numérique est plus ou moins éco-responsable ? Est-ce qu'il peut permettre de repenser des liens, des fonctionnements entre acteurs ?**
- **Le fonds, le livre d'occasion, quelles places ? *Quid* de l'auteur si l'éditeur arrête l'exploitation du livre ? Est-ce qu'il peut récupérer les livres et les exploiter sans supprimer la mention de l'éditeur ? Livre d'occasion : la solution au pilon ?**
- **Comment mieux communiquer, valoriser l'écosystème du livre en région pour lui donner de la visibilité au national ?**
- **Surproduction : est-ce que les aides financières incitent à une production plus intense ? est-ce que la création littéraire doit toujours prendre la forme de l'objet livre ? Les ouvrages ne doivent pas être édités pour de mauvaises raisons (question de trésorerie).**
- **Quelle place du lecteur dans l'ensemble de ces questions ?**